

Embraselements

Monique Le Maner

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71458ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Maner, M. (2014). Embraselements. *Moebius*, (140), 105–112.

MONIQUE LE MANER

Embrasements

— Hé Gaston, je suis sûr que tu n'as peur de rien, toi!

— C'est vrai, t'as l'air tellement tranquille! Tu ne t'appellerais pas Placide de ton deuxième nom, par hasard?

Les deux compères rigolent en se tapant sur les cuisses. Celui qui s'est exclamé le premier est Sébastien dit Sébasse pour les intimes, le second a pour noms Antoine ou Tonio selon les interlocuteurs, l'heure du jour et le nombre de bières ingurgitées. En ce moment, 15 h 30, en cet après-midi de début de printemps, c'est encore Antoine qui parle. Assis de l'autre côté de la table noire rectangulaire, se tient bien droit un homme plutôt maigre, affublé d'une cravate qui fait tache dans le décor. Il s'appelle Gaston, il n'a pas d'autre nom.

Une lumière surtout or un peu argent baigne le bar Bichon, les clients, les murmures. Gaston ne répond pas, il n'est pas, n'a jamais été très rigolard, ce n'est pas sa faute.

— Moi, reprend Sébastien, j'ai seulement peur de passer sous les échelles, c'est plus fort que moi, je pourrais faire des kilomètres pour...

— Moi, c'est les ascenseurs, renchérit Antoine. Heureusement, depuis que je travaille plus au centre-ville, j'ai plus à en prendre, en plus j'habite au rez-de-chaussée.

Franche rigolade derechef et tapage de cuisses.

— Et toi, Gaston?

Les anciens collègues sont toujours aussi tristes, pense Gaston en saisissant l'anse de sa tasse de café entre ses doigts fins aux ongles soignés. Son regard clair de digne soixantenaire va au-delà des deux compères débraillés qui

sentent le vieux et le vulgaire, se plaque contre la vitre qui étale ses salissures dans le soleil.

— Moi? Peur? Il faudrait que je vous conte ma vie, mes bons amis, pour que vous puissiez comprendre...

— Eh ben vas-y! C'est vrai qu'on a beau avoir travaillé ensemble et se voir, depuis la retraite, quasiment chaque semaine, on ne sait pas grand-chose de toi, hein Antoine?

L'autre acquiesce, Gaston sourit. Un couple, dont il ne distingue que les ombres, s'installe à une table. Antoine commande deux autres bières et un autre café. C'est sa tournée.

On ne sait pas pourquoi, certains jours, alors qu'à d'autres heures on se fait un honneur de rester muet comme une carpe, qu'on se ferait couper en petits morceaux plutôt que de découvrir un minuscule pan de son passé, voilà que d'un coup, on se met à conter, bavard comme pas un, à se dérouler avec volupté. C'est le cas en cet après-midi de fin mars pour Gaston Villeneuve. Peut-être à cause de la lumière, la lassitude aussi.

Il décide même de commencer au tout commencement.

— Je dois vous préciser que je suis né de parents qui avaient peur de tout. Ainsi, nous n'allions jamais dans les montagnes de peur des hauteurs, ni à la mer ni à la campagne et nous n'avions bien sûr aucun animal de compagnie. Ma mère ne faisait pas la cuisine de peur des odeurs, ne mangeait que très peu tant sa crainte était grande de laisser échapper quelque rot ou pet. Mon père ne parlait jamais aux inconnus ni à quiconque d'ailleurs, ses principales terreurs étaient de devoir vomir ou de saigner du nez. Tous deux sortaient le moins possible de la maison emplie elle aussi, dans ses moindres recoins, de motifs d'alarmes absurdes. Aussi me suis-je appliqué, durant mon enfance et une partie de mon adolescence, à triompher de ces superstitions. J'ai donc, très tôt dans ma vie, cuisiné, roté, pété, vomi et saigné du nez. Je pense que le tout était assez bien réussi quand mes parents sont morts, à quelques semaines d'intervalle, dans la cancérophobie la plus totale.

— Eh bien, tu ne devais pas rigoler tous les jours! bafouille Antoine, quasi admiratif.

Et Gaston continue, de sa même voix égale, conte comment, très tôt, il avait décidé de mener une existence placée sous le signe du contrôle absolu de soi en toutes circonstances. Des exercices quotidiens avaient été nécessaires pour étouffer dans l'œuf l'éventail des peurs potentielles. Certains demandaient un gros travail au noir, par exemple, rester toute une nuit dans une boîte en carton totalement opaque ou, quand l'occasion s'y prêtait, se donner un bain de foule proximal lors d'une manifestation pimentée. Ces efforts impliquaient une vie sociale réduite, sinon minimale qu'il s'appliquait cependant à ne pas rendre inexistante. Il n'avait guère d'amis au collège, pourtant il n'était ni seul ni amer. Il s'était aperçu, avec le temps, que ce flegme acquis au prix de bien des contraintes et sacrifices, agissait. Ainsi, sa sérénité en toute occasion charmait tout le monde car tout le monde affichait un large sourire en le rencontrant, comme subjugué. C'était quasi automatique, ce sourire teinté d'étonnement dans lequel Gaston lisait un certain respect.

Les années avaient passé. Les parents partis, Gaston était resté seul dans la maison aux mille terreurs. C'était un jeune homme doux, ni beau ni laid, moyennement doué pour les études, un tantinet ennuyeux, finalement sans grand intérêt. Un jour, le sourire d'une jeune femme aux grands yeux verts qu'on lui avait présentée s'était fait indubitablement moqueur. Finalement, en le regardant plus attentivement, elle avait ri. Gaston venait d'avoir 23 ans et d'obtenir un premier emploi de comptable au ministère du Revenu. De retour chez lui, il se regarda dans le miroir, chercha un bouton ou autre chose qui eût pu surprendre. Rien.

— T'avais simplement peur des autres. Comment on appelle ça, déjà? De l'inhibition sociale! observe Sébastien, passablement fier de son érudition.

— C'est alors que Louise est entrée dans ma vie, reprend Gaston.

— Ah ha, cherchez la femme! gouaille Antoine, de plus en plus Tonio.

Gaston prend son temps. La lumière dans le bar trace de grands pans d'ombre où se perdent les autres clients, presque indistincts dans la poussière ambrée. Il perçoit

leurs murmures comme un accompagnement rassurant qui le pousse à poursuivre.

— Elle avait ri mais elle a été la première à me téléphoner. Ce fut le premier rendez-vous, la première fois où un être prit mon visage tout entier entre ses mains. Après, elle n'arrêtait pas de dire à ses amis, et elle en avait beaucoup : « Je te présente mon nouveau copain, Gaston. » Et elle riait, se collait contre moi en me disant : « Tu as vu l'effet que tu leur as fait ? » Et puis un soir...

Un soir, poursuit Gaston qui ne l'a jamais conté à personne, alors qu'il la voyait dans le miroir s'avancer derrière lui pour leur première nuit... Quelques minutes plus tard, ils se retrouvaient assis dans la petite cuisine, face à face sur des chaises bancales, consternés.

— C'est sexuel, ton affaire ! gouaille encore Antoine carrément passé à Tonio, qui se dit que le bonhomme a toujours été bizarre, sous ses airs de snob, un vrai dérangé.

— Qu'est-ce qui s'était passé ? demande Sébastien, plus enclin à la compassion.

Gaston prend une grande inspiration, lâche dans un souffle :

— Laissez-moi continuer.

— Écoute, c'est pas parce que, une nuit, tu perds tes moyens que...

— Nous avons continué à nous voir. Louise non plus ne brusquait pas les choses. Comme si nous attendions quelque chose tous les deux, sans trop savoir quoi. Et puis nous nous sommes vus de moins en moins souvent et un jour, elle n'est pas venue. Voilà.

Les deux anciens collègues hochent lentement la tête, toussotent, gênés. L'ombre s'étend, la fraîcheur de la fin d'après-midi prend des odeurs acides, le soleil trace des raies obliques sur les murs. Gaston sourit. D'où il est placé, au fond du bar, il les voit tous de dos, les clients, des échines tremblotantes aux contours imprécis. Le couple à la table devant a commandé deux cappuccinos. Gaston pourrait arrêter là les confidences. Mais non, il continue de raconter dans le détail la montée de la peur qu'il avait tant travaillé à chasser. Tant d'exercices inutiles pour, d'un coup, être pris au piège de cette terreur qu'il n'avait pas vue venir. Parce que lui qui avait tant cherché à se protéger

en copiant les peurs des autres, il n'avait pas prévu que c'est de lui-même qu'il aurait peur.

— Un jour, on m'a demandé pourquoi je rôdais près des écoles. Je m'étais mis à regarder les enfants, c'était moins dangereux.

Tonio manque d'avaler de travers une goulée de sa troisième bière. Sébasse reste bouche bée.

— Ma vie était devenue insupportable. Mon problème, j'étais maintenant à même de le constater, empirait chaque jour. J'avais quitté mon emploi, je n'osais presque plus sortir, je me cachais la tête sous une grosse capuche. C'est alors que j'ai décidé de me faire traiter.

— Te faire traiter pour une peine d'amour? interroge Sébasse, incrédule.

— Enfin, tu vois bien qu'il avait besoin de se faire soigner! souffle Tonio, confirmé dans l'idée que Gaston est un pédophile, et qui se demande déjà s'il ne devrait pas appeler la police.

Gaston Villeneuve reprend son pathétique récit. Las de rester cloîtré chez lui, un jour, il se rendit, tout encapuchonné, chez un spécialiste, lequel confirma aussitôt le diagnostic. Restait à évaluer la gravité du mal. Fort heureusement, une échelle avait été établie à cet effet. À son second rendez-vous chez le spécialiste, Gaston apprit qu'il avait obtenu la note 22 sur 24 : trouble sévère. De fait, il avait eu le maximum de points pour les questions 4, 5 et 6 et avait coché la case « Extrêmement ou complètement dépassé(e) ou impuissant(e) ».

— Et c'était quoi, ta maladie? bafouille Sébasse qui ne comprend plus rien à cette histoire de fou.

— Après l'évaluation du cas, poursuit Gaston, vinrent les traitements.

Car il y en eut plusieurs. Le spécialiste l'envoya chez un psychologue qui prescrivit des antidépresseurs. Ne constatant aucun progrès, totalement démoralisé et rompu, Gaston tâta de l'hypnose, mais demeura, chaque fois, réfractaire à toute fascination, échec qui eut pour effet d'exaspérer le magnétiseur. Après un bref séjour en clinique consacré à de douloureuses séances de thérapie de groupe, une chirurgie fut envisagée, qui couperait le mal à la racine, mais quand le chirurgien évoqua, parmi les effets secondaires, une sudation plus abondante, le

patient s'enfuit et retourna se barricader chez lui, sans plus aucun espoir.

Le temps pressait, Gaston n'avait presque plus d'argent pour subsister, il n'osait plus s'approcher des écoles, même si le regard naïf des enfants était le seul qui eût pu lui apporter un réconfort. Il ne fréquentait plus les professionnelles avec lesquelles il s'était essayé à quelques caresses, toujours terrorisé et toujours, bien sûr, dans le noir absolu. Il ne sortait plus, rasant les murs, que pour se rendre dans un petit café voisin minable, qui avait la qualité d'être très sombre et où il se sentait en sécurité, retirait sa capuche et pouvait rester assis des heures devant une tasse de café fade, pour quelques sous.

— Mais tu veux bien nous dire c'était quoi, ta maladie? grogne Tonio qui hésite maintenant entre l'alcoolisme et une tumeur au cerveau.

— Un jour, reprend Gaston, un vieil homme qui était assis au fond du café, un habitué des lieux sans doute, s'avança vers moi. Il se présenta, je me présentai et alors, il me dit: «Je vous observe depuis des semaines, vous êtes toujours si pâle, êtes-vous malade?» Je l'ai regardé, j'ai répété: «Si pâle?» Il me fixait avec pitié, peut-être même une certaine inquiétude, en lissant sa longue barbe blanche, et il a ajouté doucement: «Vous devriez vous faire soigner pour retrouver des couleurs.» J'aurais voulu l'embrasser. J'étais guéri.

— Guéri de quoi, on peut le savoir? s'impatiente Sébasse.

— J'ai retrouvé mon emploi au ministère et décidé d'opter pour une vie solitaire, car cette maladie-là, pour éviter qu'elle revienne, il ne faut pas se mettre en situation de danger.

— Quand même, commence Tonio qui réfléchit puissamment dans son coin depuis quelques minutes, ta maladie, c'était héréditaire? C'est tes parents qui t'avaient passé ça?

Les silhouettes des clients ondulent plus que jamais. Les murmures sont plus insistants et l'ombre s'est faite plus prenante. Le couple assis à la table devant, paie ses cappuccinos. Une serveuse se faufile entre les chaises. Et Tonio et Sébasse de s'exclamer en chœur:

— Ben, coudon, tu vas nous le dire, à la fin, c'était quoi ta maladie?

— L'éreutophobie, énonce Gaston. C'est la peur de...

Il n'achève pas sa phrase parce que la femme du couple, devant, s'est retournée, le fixe de ses grands yeux verts en mettant son manteau.

— Et c'est quoi, l'eureu... ton europhobie? brament les deux compères.

Gaston ne les entend pas. Louise s'avance, elle sourit.

— Gaston! Ça fait drôle de te revoir après toutes ces années. Faut que je te présente à mon mari... Hé, toi, tu n'as pas changé!

Car Gaston s'est embrasé, il fait plus que luire ou briller, le rougeoiement qui empourpre ses joues, son front, ses yeux, a le brasillement d'un feu vif. Il s'est levé et c'est un feu d'artifice qui perce les ombres, se fracasse contre les murs, explose en étincelles.

Tout le monde s'est retourné vers lui. Tonio et Sébasse rigolent en se tapant sur les cuisses. Louise rit, tous rient, les clients, les serveurs, la fille à la caisse, un immense éclat de rire secoue le bar Bichon. Et Gaston comprend que le mal, ce rouge honteux, est revenu, cette peur obsédante du ridicule, de montrer, dès le premier regard, qu'il est plus démuni qu'un bébé face à la moindre émotion, lui qui a tant lutté pour être fort. Cette fragilité, il se l'était découverte avec horreur dans le miroir, le soir où la femme aux yeux verts s'était approchée, caressante. Alors il avait compris que c'était aussi à cet embrasement, cette timidité refoulée au creux de son être qu'il avait toujours refusé de voir et de ressentir, qu'il devait les sourires moqueurs des autres quand il leur était présenté. Faire immanquablement rire ou sourire, c'était là le misérable pouvoir qu'il avait pris, pauvre jeune imbécile, pour un de ses charmes. Et tout d'un coup, à soixante ans bien sonnés, il se dit qu'il n'a peut-être jamais été guéri, qu'il a peut-être continué de s'embraser à qui mieux mieux, sans le savoir, durant toutes ces années car, à bien y penser, il ne s'était jugé guéri que sur la foi d'un vieux fou. Il suit des yeux, perdu comme un enfant, la silhouette dansante de Louise qui s'éloigne, après un petit signe de la main, et va se perdre dans la lumière blafarde du dehors.

Quelques minutes plus tard, cependant, tandis que Sébasse et Tonio s'enflaient en gloussant leur cinquième bière, il sembla à Gaston Villeneuve que Louise revenait dans le bar Bichon, s'avavançait doucement, lentement, vers lui et prenait son visage pâle tout entier entre ses mains.